

## "L'Enchanteresse de Florence", de Salman Rushdie : l'enchanteur enchanté

LE MONDE DES LIVRES | 02.10.08 | 11h32 • Mis à jour le 02.10.08 | 11h32

Voici venu, en terre moghole, un voyageur florentin, charlatan polyglotte ou enchanteur, revêtu d'un costume d'Arlequin et conteur d'une folle histoire qui pourrait lui rendre gloire ou lui coûter la vie. Voici venu aussi, dans le vaste palais de Fatehpur Sikri, un roi tout-puissant qui n'aime, entre toutes ses femmes, que celle qu'il a inventée, Jodhabai, dont la féminité éclatante s'éveille au commandement seul de sa volonté. Et voici venue enfin une princesse aux yeux noirs, Qara Köz, dont la beauté sans pareille fit basculer la destinée d'un empire, et qui serait, peut-être, la mère du voyageur florentin et la grand-tante disparue du roi moghol.

C'est à la croisée de ces trois fables que se déploie, comme dans un lointain murmure, le dernier roman de Salman Rushdie, fresque fantastique débutant dans la capitale de l'Empire moghol au XV<sup>e</sup> siècle, avant de s'étendre vers la Florence de Machiavel et des Médicis, en passant par la Turquie des combats maritimes et des héros légendaires. *"C'était pour moi un retour à ce qui, dès l'enfance, a éveillé ma passion d'écrivain. Les histoires orientales d'enchancement débordantes d'aventures inouïes"*, explique Rushdie.

Britannique d'origine indienne, Rushdie entre dans l'histoire littéraire en 1981 avec *Les Enfants de minuit*, roman à la fois burlesque et mythographique sur la création de l'Etat indien le 15 août 1947, à minuit. Le livre remporte immédiatement le Booker, prix littéraire le plus prestigieux en Angleterre, avant d'être nommé, cet été, *"Best of the Booker"*, meilleur Booker de l'histoire du prix.

Il y a vingt ans, la carrière de Rushdie avait pourtant pris un tour sinistrement politique, au moment de la publication des *Versets sataniques* qui lui valurent une fatwa décrétée par l'imam Khomeiny pour cause d'hérésie. Rushdie vit alors retranché du monde pendant près de dix ans, jusqu'au jour où le régime iranien, désormais "réformiste", cesse d'appeler à son assassinat. En l'an 2000, il déménage à New York, où il écrit ses trois derniers romans dans une veine de plus en plus leste et scintillante.

### LE PLAISIR DE L'ÉCOUTE

Dans son *Enchanteresse*, les lignes narratives glissent d'une possibilité à l'autre. Aussi le fabuliste florentin Niccolò Vespucci, rebaptisé "Mogor dell'Amore", prétend-il d'abord être l'ambassadeur de la reine d'Angleterre, puis le fils de la princesse Qara Köz, descendante en ligne directe de Gengis Khan et amante du plus grand guerrier du monde, Arcalia le Turc. Pour convaincre Akbar de son extraordinaire lignage, ou peut-être l'ensorceler à ses propres fins, Vespucci n'a d'autre pouvoir qu'une infinie succession d'histoires à raconter, des dizaines de contes, délicieuses digressions poursuivies un temps, puis soudain transformées en d'autres rêves. En écho aux *Mille légendes persanes*, mais aussi à *Haroun et la mer des histoires* que Rushdie écrivit pour son fils en 1990, *L'Enchanteresse de Florence* se lit dans un premier temps comme un roman destiné tout entier au plaisir de l'écoute, à la fois épopée comique et magistrale chronique amoureuse.

Mais le livre se double peu à peu d'un enjeu historique qui paraît être désormais la clé de voûte de l'ensemble de l'oeuvre de Salman Rushdie. *"Le conte est pour moi un instrument heuristique. Ce qui m'intéresse ici c'est surtout l'époque, c'est-à-dire la naissance du monde moderne, et le début de la découverte d'une culture par l'autre. Nous connaissons le voyage de Marco Polo et sa rencontre avec Kubilaï Khan, mais je n'ai trouvé dans toutes mes recherches aucune trace d'un voyage en sens inverse : celui d'un Indien vers l'Europe. Or j'ai voulu que mon conteur florentin imagine ce voyage, et de surcroît, que ce voyage soit entrepris par une femme."* Car l'histoire qui sous-tend *L'Enchanteresse* est en réalité celle des pérégrinations de la princesse Qara Köz, depuis l'Empire moghol jusqu'aux palais de Florence qu'elle ensorcèlera par sa beauté inouïe et son éblouissant pouvoir de magicienne orientale.

C'est que Rushdie a relu l'Arioste : *Orlando furioso*, mais aussi *Orlando Innamorato*. Or il redécouvre là avec stupeur que le poète y raconte l'arrivée d'une princesse indienne en Europe, qui provoque par sa beauté le chaos absolu et la fureur amoureuse. Alors, naturellement, en hommage à l'Arioste, c'est Florence qui devait être le point d'arrivée de la princesse moghole. *"Niccolò Vespucci raconte ainsi à l'empereur Akbar une histoire qui est le reflet d'une autre histoire, à propos d'un personnage mythique qui apporte en Occident le songe et la rumeur de l'Orient"*, dit Rushdie.

### "DANS L'INTÉRÊT DE LA VÉRITÉ"

Plus encore que dans ses romans précédents, Rushdie explore ici le thème du dialogue Est-Ouest, à travers le rêve de ces deux Renaissances, italienne et moghole. *"Depuis longtemps je m'intéresse aux histoires qui racontent la manière dont les mondes s'imbriquent et se rejoignent."* En écrivant *L'Enchanteresse*, c'est par le biais du double regard de Vespucci et de Qara Köz que Rushdie parvient à raconter l'exotisme oriental comme reflet onirique de l'extrême exotisme occidental. *"Nous sommes leur rêve... et ils sont les nôtres"*, lance la reine Jodhabai.

Rushdie s'avoue lui-même très surpris d'avoir découvert l'étendue de la ressemblance entre les deux mondes - leurs relations, par exemple, aux courtisanes, à la prostitution et au plaisir. Aussi le livre se construit-il également comme un système comique d'échos internes : Akbar et Machiavel réfléchissent souvent de la même manière à la nature du pouvoir politique, et l'Enchanteresse quant à elle se découvre une ancêtre italienne. *"Ce pourrait bien être là la malédiction de la race humaine, avancera plus tard Vespucci, non pas que nous soyons tellement différents les uns des autres, mais que nous soyons tellement semblables."*

En dépit d'une longue et étonnante bibliographie en fin d'ouvrage, Rushdie précise que quelques libertés ont été prises avec les faits historiques, *"dans l'intérêt de la vérité"*. Car partout jaillissent sortilèges amoureux, arômes étourdissants et javelots envoûtés. Comme dans le *Mundus Novus* où viendra se dénouer l'histoire, la notion même du temps s'étendra au présent éternel de la fable. En un tour de force narratif, le cadre historique du roman semble alors en susciter l'enchantement même, comme si, sur les sentiers sinueux de l'histoire moghole ou des guerres ottomanes contre le chah de Perse, l'on se glissait subitement dans les allées miroitantes et ombragées de l'imaginaire. *"Je voulais que cela se lise comme une histoire vraie que j'aurais inventée, explique Rushdie. Mais je tenais aussi à écrire un livre que mes personnages rêveraient de lire, un livre que ferait vivre la vraie croyance en la magie. Car je pense qu'en définitive cette croyance viscérale est l'une des choses qui a uni le plus profondément l'Orient et l'Occident."*

Et soudain, voici que la réalité elle-même devient imaginaire. Comme ce peintre de la cour moghole achevant le cycle des "Aventures de la princesse aux yeux noirs" qui, par amour, disparaît *"accroupi comme un petit crapaud"* dans la marge de l'une de ses propres oeuvres. *"Au lieu de faire exister une femme imaginaire, Dashwanth s'était métamorphosé en personnage de fiction, sous l'impulsion (comme dans le cas de l'empereur) de l'irrésistible puissance de l'amour."* Reflet, sans doute, de Rushdie lui-même à sa table de travail, c'est là le portrait millénaire de l'artiste en enchanteur enchanté, informant le chaos du monde pour y pénétrer enfin, et s'y perdre.

---

**L'ENCHANTERESSE DE FLORENCE (THE ENCHANTRESS OF FLORENCE)** de Salman Rushdie. Traduit de l'anglais par Gérard Meudal. Plon, "Feux croisés", 420 p., 23 €.

**Lila Azam Zanganeh**

Article paru dans l'édition du 03.10.08